

Adagio pour un gars de bicycle de Pascale Ferland

Gérard Grugeau

Number 142, June–July 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25067ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Grugeau, G. (2009). *Adagio pour un gars de bicycle* de Pascale Ferland. *24 images*, (142), 50–50.

Adagio pour un gars de bicycle

de Pascale Ferland

par Gérard Grugeau

Le hasard fait bien les choses ou encore sourit-il à ceux qui savent l'utiliser. Qui d'autre mieux que Pascale Ferland (*L'immortalité en fin de compte*, *L'arbre aux branches coupées*), auteure de deux films consacrés aux «patenteux» de l'art brut, aux bricoleurs de l'art naïf, aurait pu un jour croiser le chemin de René Bail, pionnier longtemps oublié de notre cinématographie? Bail, faut-il le rappeler, est l'homme d'un seul long métrage, *Les désœuvrés*, œuvre inachevée, réalisée dans la marginalité en 1959, qui marqua toutefois l'entrée du cinéma québécois dans la modernité. À la vision d'*Adagio pour un gars de bicycle*, nul doute que Pascale Ferland trouve en Bail une autre figure symbolique de sa famille d'élection, ici un noble autodidacte de la pellicule qui, comme les personnages de ses documentaires, approchait sa pratique avec l'exigence passionnée et la précision obsessionnelle de l'artisan. Victime d'un grave accident de moto et irrémédiablement fauché dans son élan créateur, l'homme ne filmera plus. Grâce au cinéaste Richard Brouillette, l'ami fidèle, il pourra néanmoins s'adonner à un long travail de remodelage de son film qui sera projeté dans sa version définitive aux Rendez-vous du cinéma québécois en 2007, peu de temps avant sa mort. À l'occasion de cet ultime et émouvant hommage, l'artiste de l'ombre aura enfin trouvé sa juste place en tête d'une longue lignée de créateurs (les Jutra, Carle, Groulx, Leduc, Lefebvre, Perrault, Brault, Labrecque, etc.) qui, à un moment charnière de l'histoire du Québec, ont pris le parti de se brûler au réel pour peupler d'images notre désert humain.

En tournant plusieurs courts métrages et *Les désœuvrés* dans la petite communauté rurale de Pine Hill avec des comédiens non professionnels qui faisaient enfin entendre «la langue de chez nous», René Bail creusait en toute indépendance le sillon fécond du

cinéma direct à l'heure de l'affirmation nationale. À l'écran, sur l'*Adagio* de Ravel, se matérialisait une pensée poétique embrassant dans un même élan lyrique et fraternel l'univers et l'existence humaine. Pas étonnant qu'en filmant René Bail dans son intimité, Pascale Ferland ait surpris un jour l'homme en larmes devant un film de Flaherty (*Louisiana Story*). Encore une histoire de famille, de lignées et d'affinités électives. *Adagio pour un gars de bicycle* fait ainsi œuvre utile, remplaçant l'artiste oublié dans le grand mouvement de l'histoire du cinéma, ouvrant dans le présent d'autres lieux et d'autres temps vers lesquels notre regard converge avec émotion, en parfaite synchronie avec celui de Bail.

Mais au-delà des sources d'inspiration, le cinéma reste avant tout un artisanat patient et laborieux, une chaîne de montage contraignante où chaque élément visuel et sonore compte dans l'enchaînement harmonieux des plans. Rivé à sa machine comme Danièle Huillet dans *Où gît votre sourire enfoui?* de Pedro Costa, René Bail se frotte sous nos yeux aux mystères du cinéma, emporté par le flux des images qu'il revisite en esthète pour mieux les faire siennes. Vertigineuse mise en abîme de la fiction et du documentaire, de deux régimes d'images nés de l'irrépressible désir d'une caméra en action : en filmant le monteur au travail, Pascale Ferland révèle une nouvelle dimension, réintroduit de la fiction dans *Les désœuvrés*, donne à voir comment le geste artistique transforme l'essence même du cinéma. Entre le film déjà vu et le film en gestation se joue l'acte de création et se dessine la personnalité d'un René Bail aussi exigeant et déterminé que les Straub au travail. Mais Richard Brouillette, qui l'accompagne dans sa quête, n'est pas l'ours Straub rugissant dans son antre. Ici, pas de querelle ou de désaccord artistique dans le couple. Juste une bienveillance de tous les instants, une adaptation douce à la vision de celui qui cherche,



René Bail dans *À tout prendre* (1963) de Claude Jutra et durant le tournage d'*Adagio pour un gars de bicycle*

de celui qui s'est toujours évertué à cultiver l'amour de l'art et de la vie. En retrait, Pascale Ferland investit sur la pointe des pieds l'univers d'un homme qui ne s'ouvre que pudiquement sur son enfance, son amour de la musique et les suites d'un tragique accident qui l'a «anéanti de lumière» sur une autoroute alors que son esprit vagabondait au pays du cinéma. Comme Philamon, le personnage du roman de Jean Marcel cité dans le film, Bail était un homme brûlé de l'intérieur. Un jour, ses orbites ont «flambé comme un brasier» et «le soleil a regardé au fond de lui». L'homme aurait pu rester un Icare aux ailes brisées, refermé sur le souvenir nostalgique d'une époque prometteuse, d'une jeunesse glorieuse. Il n'en fut rien. La tête pleine, René Bail a tenu la barre et voyage sans doute aujourd'hui en poésie, chevauchant sa KLG 80 dans les splendeurs de Pine Hill. ■

1. En 2003, la Cinémathèque québécoise a retrouvé dans ses voûtes les bandes sonores originales du film.

Québec, 2008. Rech. et scé. : Pascale Ferland, Richard Brouillette. Ré. : Pascale Ferland. Ph. : François Vincelette, Jean-Pierre St-Louis, Luc St-Louis. Mont. : René Roberge. Son : Pierre Fleurant, Sylvain Vary. Mus. : Denis Gathelier. Prod. : Richard Brouillette, Pascale Ferland. 90 minutes. Couleur.



LA RÉGIE DU CINÉMA

FIÈRE PARTENAIRE D'UNE INITIATIVE POUR LA MISE EN VALEUR DU PATRIMOINE CULTUREL QUÉBÉCOIS.

Régie du cinéma
Québec

POUR MIEUX CHOISIR